

## Études littéraires africaines

BAUMGARDT Ursula, *Une conteuse peule et son répertoire, Goggo Addi de Garoua*, Cameroun, Paris, Karthala, 2000, 548 p.

Alain Ricard



Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041888ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041888ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, A. (2001). Review of [BAUMGARDT Ursula, *Une conteuse peule et son répertoire, Goggo Addi de Garoua*, Cameroun, Paris, Karthala, 2000, 548 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 34–35. <https://doi.org/10.7202/1041888ar>

■ BAUMGARDT URSULA, *UNE CONTEUSE PEULE ET SON RÉPERTOIRE*,  
GOGGO ADDI DE GAROUA, CAMEROUN, PARIS, KARTHALA, 2000, 548 P.

Le titre est tout un programme : une conteuse, et non le conte ; un répertoire et non un genre, un motif ou un thème. L'accent de ce travail novateur et passionnant est mis d'emblée sur une personne, Goggo Addi, les histoires qu'elle raconte et la façon qu'elle a de les raconter, qui évidemment a quelque rapport avec ce qu'elle a vécu auparavant. Mais comme le dit très bien Ursula Baumgardt, "ces représentations sont situées du point de vue socioculturel et individuel, comme une vision précise, mais seulement comme une vision parmi d'autres qui peuvent se construire dans la société"... (p. 22-23). Une introduction qui occupe le tiers de ce fort volume de près de six cents pages aborde de manière synthétique le répertoire, alors que le reste du livre est consacré à une présentation des textes de soixante-dix contes, transcrits et traduits. Les traductions se lisent bien ; elle sont annotées, il y a un index et donc de quoi créer ses propres parcours dans le monde de la conteuse, Goggo Addi.

Certes, Goggo Addi n'est pas l'auteur des contes, elle les interprète à sa manière : la relation avec Ursula Baumgardt s'est construite au long de multiples enquêtes de terrain : séances d'enregistrement en 1986, 1987, puis travail sur les textes et questions en 1989 et en 1993. Il y a plus ici que le simple rapport à une informatrice : il y a une relation amicale, voire une complicité et certainement, de la part de l'anthropologue, une compréhension des conditions de vie de la conteuse et une expérience de sa société qui donne à son écoute une qualité toute différente de celle du collecteur de passage. En ce sens le travail bénéficie de l'engagement propre d'Ursula Baumgardt auprès de la société peule, même si celle-ci répugne à se mettre en scène ou le fait très discrètement.

Portée par un captif, lors de l'exode de sa famille de Bibemi à Garoua, Goggo devient orpheline, à la mort de son père, qui "possédait beaucoup d'esclaves". Elle contracte un premier mariage, rompu après huit ans, puis revient dans son village natal où elle acquiert une réputation de bonne conteuse ; elle se remarie à deux reprises et a des idées très précises sur ce qu'un homme doit être. En ce sens le travail d'Ursula Baumgardt appartient aussi au genre du récit de vie, illustré par les travaux de Westermann ou de Mary Smith. Mais ici cette autobiographie s'inscrit dans une activité de conteuse ; elle est aussi remarquable par les traits culturels de maniement de la parole. Sens de la discrétion et de la pudeur, qui fonde une rhétorique de l'atténuation, mais aussi goût pour les descriptions d'actions dans leur déroulement : tout cela est commenté avec beaucoup de pertinence par Ursula Baumgardt qui maîtrise les nuances de l'expression peule et sait en tirer des remarques qui enrichissent l'interprétation au-delà de l'analyse linguistique. Un des intérêts principaux du texte est l'analyse des situations de la femme : mère, fille et épouse. Les pages sur

la relation mère -fils ou mère -fille sont particulièrement intéressantes. De même certains contes proposent une vision de l'amour instable, précaire : la femme peut quitter son mari à la vue d'un autre homme : "l'amour agit comme une force dont il faut se méfier (p. 168)". Nous sommes loin ici d'une vision consensuelle de la société. C'est le conte du marabout qui a mangé du chien, poussé par sa femme qui réclame des preuves d'amour qui sont autant de transgressions d'interdits alimentaires, mais invitent à la modération dans l'engagement amoureux. Il y a dans la collecte même une dynamique des séances qui fait que certains thèmes, par exemple liés à la sexualité, se retrouvent tous lors d'une même séance. Elles jouent un rôle central pour la fille, devenant pour elle une épreuve initiatique dont Goggo peut parler à bon droit.

La question qui domine la lecture est bien celle de l'originalité d'une vision du monde "centrée sur les relations interindividuelles", inscrite dans les valeurs d'une société, mais produisant une représentation de ce monde, de ses désirs, de ses frustrations : ces histoires qui racontent la vie, "la maîtrisent", dit très bien Ursula Baumgardt, et ainsi, elles exercent une fonction "structurante au niveau de l'identité culturelle". En somme ces histoires "courtes" rattachables à une conteuse posent la question centrale de l'auteur littéraire : le travail d'Ursula Baumgardt montre excellemment comment dans le médium oral se forme, à partir d'expériences originales, dans une société donnée, une vision originale qui trouve une forme acceptée pour dire des choses neuves. Notons qu'il est un peu surprenant de lire page 21 que "les questions relevant de la standardisation de la langue et de l'orthographe ne sont pas tranchées", mais cela n'a pas d'influence sur le travail, ou plutôt pose implicitement une question : les logiques de standardisation, de production d'une langue "littéraire" écrite, ne sont pas ici à l'œuvre mais un personnage comme Goggo, dont l'expression et l'expérience originales trouvent ici à se raconter, n'est-elle pas exactement le prototype de ce que serait une "écrivaine" dans une langue standard ? Voilà une question qui mérite débat et que tout le beau livre d'Ursula Baumgardt m'incite à poser ! En assumant son répertoire, en le signant, Goggo Addi entre dans la littérature, alors qu'en acceptant de n'être plus qu'un produit de "marketing", sa compatriote (?) Calixthe Beyala en sort...

■ Alain RICARD

**MAL**

■ LEGUY CÉCILE, *LE PROVERBE CHEZ LES BWA DU MALI. PAROLE AFRICAINE EN SITUATION D'ÉNONCIATION*, KARTHALA, 2001, 323 p.

Outre le titre, qui donne des indications sur la culture de référence, les Bwa du Mali, une société située à l'est du pays, près de la frontière du Burkina Faso, ainsi que sur l'objet culturel qui va y être étudié, le prover-